

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Le carême à Montréal: A la cathédrale et à Notre-Dame. — III Mont Sainte-Anne et Couvent de Saint-Jacques-de-l'Achigan. (*suite*). — IV Prières des Quarante-Heures.

AU PRONE

Le dimanche, 5 avril

On annonce :

Les divers offices de la semaine ;

La collecte de vendredi pour les lieux saints ;

Dans le dioc. de Joliette, la collecte, le jour de Pâques, pour les séminaristes.

C'est samedi midi qu'on remplace l'Angelus par le Regina coeli (toujours récité debout), si on le sait de mémoire; si on le sait pas, on continue à réciter l'Angelus (debout), et l'on en gagne les indulgences.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 5 avril

On tient son rameau à la main pendant la procession et à la messe pendant (la lecture ou) le chant de la Passion et de l'évangile.

Après l'aspersion, bénédiction, distribution, et procession des rameaux.

Messe du dim. des Rameaux (**semi-double**, privil. contre tout office de 1e cl.); une seule oraison; (lecture ou) chant de la Passion (selon S. Matthieu); préf. de la Croix.—Aux vêpres; hymne **Vexilla Regis** (à genoux pendant la 6e strophe **O Crux ave**), v. **Eripe me**; au **Magnif.**, ant. **Scriptum est**; mém. de S. Vincent Ferrier (II vêpres).

NOTE.—*La Passion* (selon S. Marc) se lit le mardi et (selon S. Luc) le mercredi. — *La fête de saint Joseph est renisée au 2 avril.*

Le jeudi, 9 avril

Office du JEUDI SAINT, **double de 1ère cl.**; messe propre (avec consécration des saintes huiles, **dans les cathédrales**); procession au reposoir et dépouillement des autels; en quelques églises, on fait, ou le matin, ou le soir, le lavement des pieds.

Après la messe du jeudi saint jusqu'à la communion de celle du samedi saint, les fidèles ne peuvent communier à l'église, ni dans aucune chapelle; mais seuls les malades en danger de mort (non par dévotion en dehors du danger de mort).

Dans les chapelles (publiques ou semi-publiques) on garde le S. Sacrement au tabernacle jusqu'au soir. On le transporte alors dans un tabernacle retiré (à la sacristie) d'où on ne le rapporte que le samedi (après la messe).

Le vendredi, 10 avril

Chant (ou lecture) de la Passion (selon S. Jean); oraisons diverses; dépouillement et adoration de la croix; procession et messe des **présanctifiés**.

Le samedi, 11 avril

Bénédiction du feu nouveau, des grains d'encens et du cierge pascal; (lecture ou) chant de 12 prophéties (et bénédiction de l'eau **dans les églises cathédrales et paroissiales**); litanies des saints spéciales (chaque invocation répétée) et messe **double de 1ère cl.**; une seule oraison, préface de Pâques.

Le samedi saint, les fidèles peuvent recevoir la communion à la messe, ou après la messe, mais non avant.

C'est le samedi saint, à midi, qu'on remplace l'Angelus par le Regina coeli (toujours debout); ceux qui ne le savent pas par coeur peuvent gagner les indulgences en continuant de réciter l'Angelus (debout).

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 12 avril

Comme les dimanches de la Passion, des Rameaux, de Pâques et de Quasimodo sont privilégiés contre tout office, même de 1^e cl. (Rubr. génér. du brév., titre X, n. 1), on ne peut chanter en ces jours aucune messe de titulaire (Rubr. génér. du missel, titre VI; décret génér. du 2 déc. 1896, n. 3754). Par conséquent on retarde au 26 avril les solennités des titulaires qui tombent en ces dimanches (à l'exception de celle de l'Annonciation).

Les églises dédiées à saint Joseph (19 mars) pourront se contenter, cette année, de la solennité (du Patronage) de saint Joseph (le 3 mai).

J. S.

—

LE CAREME A MONTREAL

—

A LA CATHEDRALE ET A NOTRE-DAME


A violation du dimanche, le parjure, l'injustice sous toutes ses formes, voilà, dans notre monde canadien, des maux qu'il faut combattre. On nous l'avait magnifiquement prêché, ces dimanches passés, à la Cathédrale. Ce quatrième dimanche, M. l'abbé Brosseau parle d'un autre fléau qu'il faudrait aussi combattre énergiquement. Il traite du luxe, expliquant qu'il est tout ensemble antichrétien, antisocial, et, pour nous Canadiens, antinational. Pendant une heure la parole si alerte et si aisée de l'orateur sacré flagelle les pauvres victimes du luxe. Comme tous ceux qui l'ont précédé dans la chaire durant ce carême, M. l'abbé Brosseau expose brillamment son sujet. D'ailleurs, il y a longtemps, ses confrères de jadis le savent, qu'il a l'habitude de briller au tout premier rang.

Le catholicisme, de nos jours, constate tout d'abord M. le prédicateur, attire singulièrement les esprits par son aspect social. Longtemps on s'était plu à tort à le considérer comme une doctrine faite uniquement de détachement des choses d'ici-bas et d'efforts vers les choses de l'au-delà. " Une pensée triste, a dit Taine, écrasait le monde... proscrivant la vie et les espérances terrestres, elle érigeait en modèles l'obéissance du moine et les langueurs de l'illuminé." La Renaissance est venue qui a ramené avec elle la conception païenne de la vie, et les hommes se sont repris à chercher le bonheur sur la terre, dans l'épanouissement de la force, dans la jouissance de la nature. Ils se trompaient encore. La vérité, c'est que la pensée chrétienne, bien comprise, n'est pas une pensée triste. Les saints tristes, a-t-on dit, sont de tristes saints, et c'est vrai. Les saints les plus authentiques sont heureux et joyeux, même au milieu des pires souffrances. Et le secret de leur bonheur et de leur joie, c'est que, par delà la vie, ils entrevoient le ciel.

Bien plus, continue M. le prédicateur, la pratique de la vie catholique assure le bonheur même ici-bas. Elle garantit la fécondité, la stabilité, la prospérité des familles, et partant des sociétés et des patries. On le reconnaît aujourd'hui de mieux en mieux tous les jours. L'orateur cite des noms d'hommes illustres que précisément la désorganisation sociale actuelle des vieilles nations chrétiennes — fruit naturel de la liberté et de l'amour libre — conduit tous les jours sur les chemins de la croyance. On s'incline, dit-il, devant la fécondité sociale de la doctrine de Jésus.

Or, en prêchant contre le luxe, M. l'abbé Brosseau estime qu'il va montrer à ses auditeurs, sous l'un de ses aspects les plus intéressants, cette fécondité sociale de notre foi. En effet, et c'est là tout le sujet de son discours, le luxe ne compromet pas les seuls intérêts de l'éternité, il mine encore la paix des fa-

milles, il brise l'union et l'harmonie des sociétés, et, chez nous, il est en train de devenir un fléau qui—comme celui de l'intempérance—menace de ruiner notre jeune nation elle-même.

Qu'est-ce donc que le luxe? C'est l'abus, le gaspillage des biens terrestres, reçus ou acquis, à la seule fin de satisfaire notre soif de paraître ou notre folie d'orgueil et de vanité. Vivre dans le luxe, c'est vivre au-delà de ses moyens, dans l'étalage ou l'extravagance des toilettes, des équipages, des demeures ou des ameublements.

Dans notre pays — dit l'orateur — il n'y a pas encore de classes sociales nettement établies... La seule aristocratie, chez nous, c'est celle de la finance, qu'il ne faut pas confondre avec celle de l'intelligence, ni de la probité... Nous voyons des fortunes colossales s'élever en quelques années, comme des champignons pousser en une seule nuit... sur le fumier ! Or ces parvenus, souvent, gardent la tache originelle de leur roture, et tout leur soin est d'éblouir par l'étalage d'un luxe ridicule et insensé... Comme la tortue qui porte toute sa maison sur son dos, ces dames portent toute leur fortune à leur cou ou à leurs doigts, sans se douter que la valeur d'une femme ne dépend pas de ce qu'elle a *sur* la tête mais *dans* la tête, ni de l'étoffe qu'elle porte sur ses épaules — quand l'étoffe monte jusque là — mais du cœur qui bat sous sa poitrine.

M. le prédicateur note ensuite que le luxe ne se confine pas aux classes plus aisées, aux riches et aux parvenus, mais qu'il excite aussi, bien souvent, la convoitise des gens du peuple. On se saigne à blanc pour paraître. Tout passe pour le luxe, et il y a des dettes partout. La passion du luxe enlève aux parents les moyens de donner plus d'instruction à leurs enfants, de doter leurs filles et d'établir leurs garçons. C'est elle qui tarit l'esprit de sacrifice et éloigne les jeunes gens de la vie sacerdotale et religieuse, et même du renoncement exigé par la vie conjugale. C'est elle qui attise cette fièvre de s'enrichir qui dévore l'hon-

néteté privée et publique et pousse à tous les moyens de faire rapidement fortune. C'est elle surtout qui engendre la plaie effrayante et si vite grandissante de la prostitution; la fille du peuple, qui devient fille publique, n'est jamais tant poussée par la soif de l'argent ou de la luxure que par celle de pouvoir s'habiller comme la grande dame et se couvrir de diamants; l'employée de magasin ou de bureau, la dame dont le mari gagne un petit salaire...se prostituent pour satisfaire leur passion de vanité, et Dieu sait combien sont nombreuses les victimes de cette passion!

Mais non seulement la plaie du luxe est ainsi antisociale et antichrétienne d'une façon générale. L'orateur tient à bien nous faire voir qu'elle est en plus pour nous, Canadiens, anti-nationale.

C'est encore la passion du luxe qui produit cet autre fléau de la désertion des campagnes et de la surpopulation des grandes villes, comme c'est elle qui arrête l'essor si nécessaire de la colonisation. Chez toutes les nations, mais surtout chez une jeune nation comme la nôtre, la classe fondamentale est la classe agricole; la source première de la vie matérielle, l'aliment de l'industrie et du commerce, c'est la culture de la terre. Et pourtant, chez nous aussi nous pouvons déjà parler de la *Terre qui meurt*! C'est déjà l'entassement de nos familles dans les villes, et c'est la ruine de la santé physique et morale! Depuis 50 ans, c'est l'exode de plus d'un million des nôtres vers les usines de la République voisine! Ah! si toutes nos familles étaient restées ici, si elles avaient continué de cultiver leurs terres et de défricher nos forêts, que de villes et de villages auraient surgi! quelle valeur nous aurions ajoutée à notre influence, et quelle sauvegarde pour notre avenir! Et pourtant nous sommes de race française, et la race française est non seulement la plus laborieuse, la plus généreuse et la plus chevaleresque du monde, elle est aussi la plus économe. Le peuple français travaille, mais il épargne. Il est toujours le grand banquier des nations. L'or français roule sur toutes les plages du globe, comme le

sang français des soldats et des missionnaires coule partout pour la patrie et pour l'Eglise! Hélas! cette tradition française de l'économie, nous semblons l'avoir perdue. Notre jeune pays nous offre un immense héritage de richesses à exploiter, nous ne sommes qu'à l'entrée de notre carrière, et déjà nous offrons ce symptôme, qui dans l'histoire accompagne toujours la décadence des civilisations, nous nous ruons dans le luxe et la jouissance, comme l'enfant prodigue qui gaspille son héritage et court à sa ruine. Et pourtant, autour de nous, nous avons la leçon des autres races: la race anglo-saxonne s'enrichit, mais elle recherche plutôt le solide confort que le luxe; la race juive travaille et s'enrichit, et elle devient une puissance partout où elle s'implante.

Travaillons donc, termine M. l'abbé Brosseau, travaillons à nous guérir de cette plaie du luxe. Prêchons de parole et d'exemple. Liguons-nous contre le luxe des femmes comme nous nous liguons contre l'intempérance des hommes. Ce sont là les deux grands fléaux économiques qui tarissent notre vie nationale. Combattre le luxe, c'est faire acte de chrétien et, pour nous Canadiens, c'est aussi faire acte de patriote.



A Notre-Dame, M. le chanoine Desgranges a parlé du patriotisme. Il a montré comment, pénétré par l'action illuminatrice et fortifiante de la vraie religion, le patriotisme grandit, s'affirme et s'auréole de clartés singulières. Nous avons vu déjà quelles rayonnantes métamorphoses le Christ et son Eglise ont opérées dans le monde. L'orateur eût voulu, dit-il, en creusant son sujet davantage, nous faire voir encore les transformations que le christianisme a réalisées et réalise, notamment dans nos joies et dans nos douleurs, dans nos labeurs et dans nos amours, dans nos foyers et dans nos cités. L'action du Christ dans la famille, par exemple, ce sujet précis lui eût paru attachant entre tous. Le temps ne lui permet pas de

tout dire ; mais il estime qu'il se peut consoler de n'insister pas, puisque " nous magnifions la famille, au Canada, par des berceaux encore plus que par des paroles ". Il choisit pour aujourd'hui de parler de l'influence de la religion dans l'évolution du sentiment patriotique.

Devant un auditoire canadien, ce sujet était délicat à traiter. Notre patriotisme à nous n'est pas celui, tout d'une pièce, des Français de France. Il est bien plus complexe. Vingt ans après 1870, mes collègues de l'Institut catholique de Paris me parlaient de la France, de l'armée, de la frontière mutilée de l'est, des grands souvenirs et des grandes espérances, avec une chaleur qui m'enthousiasmait, mais qui me laissait un peu songeur. Certes nous aimons notre pays, nous respectons l'Angleterre, et nous avons un culte pour les souvenirs de l'ancienne mère-patrie, la France ! Mais, tout cela c'est beaucoup à la fois, et je ne suis pas sûr que le distingué prédicateur de Notre-Dame ait pu pénétrer tous ses auditeurs de la belle flamme qui brillait dans ses yeux quand il prononçait le mot *patrie*.

Et d'abord, M. le chanoine Desgranges définit ce qu'est la patrie pour l'enfant, pour le jeune étudiant, pour le touriste en son propre pays, pour le voyageur à l'étranger. Il a de bien jolis accents, émus, touchants, naturels et, on le sent, si vrais, si sincères. Goutez la fraîcheur de ces deux petits tableaux :

Pour l'enfant, la patrie, c'est la maison où il est né, le seuil du logis avec le banc de pierre où son grand-père s'asseyait le soir et devant lequel il se livrait à ses premiers jeux, le clocher qui abrita ses premières émotions religieuses, la montagne où il aimait à jouer, en été, à l'ombre des arbres et à glisser, en hiver, sur les pentes tapissées de neige, les bords du lac voisin, les plaines fertiles, les forêts prochaines dont les aspects austères ou gracieux encadreront à jamais dans sa mémoire ses souvenirs d'enfance...

Et puis quand l'enfant a grandi, quand il a étudié, voyagé, et qu'il revient au pays :

De retour chez lui, à mesure qu'il travaille et qu'il lutte, prêtre, artiste, laboureur, il s'attache au patrimoine national avec cet amour plus profond que nous donnons aux choses auxquelles nous nous sommes dévoués et qui ont pris le meilleur de nous-mêmes. Enfin, lorsque les deuils surviennent et que, sur un coin de terre, il nous faut ensevelir nos morts bien-aimés, nous sommes pris d'une religieuse émotion en face de ce sol fait de la poussière bénie de nos ancêtres, à laquelle nous mêlerons un jour la nôtre, consolés par l'espoir que notre tombe sera respectée, qu'après d'elle d'autres continueront notre vie, exprimant dans la même langue les mêmes espoirs et les mêmes rêves, recueillant la moisson de bonheur et de gloire qu'obscurément nous aurons semée !

Mais si beau soit-il en lui-même, le patriotisme, explique l'orateur, a besoin d'être soutenu par un sentiment qui lui soit supérieur. L'histoire enseigne, en effet, qu'il est exposé à se confondre, d'une part, avec " l'ardeur sanguinaire du conquérant qui porte le feu et le carnage chez les peuples voisins ", ou, d'autre part, avec " le lâche égoïsme dans lequel sombrent d'elles-mêmes les nations décadentes ". Et M. le chanoine, évoquant son récent voyage au pays des Balkans, n'est pas en peine pour nous rappeler " d'effroyables exemples de sauvagerie patriotique ", ou de patriotisme sauvage, cependant que la littérature humanitaire lui fournit d'emblée de quoi démontrer jusqu'où l'égoïsme peut conduire un peuple corrompu. L'orateur cite une page de Renan, où le patriotisme est bafoué, où l'on prétend que le vrai vaincu dans toute bataille c'est celui qui est tué et qu'il importe peu qu'il meurt pour sa patrie, et il conclue par ce joli mot : " Il est heureux vraiment, mes frères, que votre Dollard n'ait pas lu ce mauvais livre ! "

Et maintenant, M. le prédicateur en est au point central de

son exposé, c'est à savoir que la religion anoblit le patriotisme, en lui donnant la loi de Dieu pour point d'appui, en l'entraînant merveilleusement aux plus généreuses habitudes, en l'auroyant enfin d'un idéal supérieur. Il évoque, en citant une forte page d'un universitaire français, le souvenir de " ces Bretons têtus, qui s'obstinent dans les traditions du vieux pays chrétien et poussent parfois la jalousie du clocher jusqu'à la plus farouche intransigeance ", et montre comment l'amour de la patrie, inspiré et soutenu par le Christ, s'entraîne et se grandit, " pareil à l'oiseau des grandes migrations qui a besoin de se retremper dans l'air natal et qui garde éternellement sa fidélité au clocher d'où est parti son premier vol ". " L'Eglise, continue-t-il, persuade les peuples que leurs forces et leurs ressources ne doivent pas être absorbées dans un égoïsme jaloux, mais être mises au service de l'humanité tout entière. " Et l'orateur nous parle de la France, ce *soldat de Dieu* de par le monde depuis tant de siècles! Il s'excuse de parler ainsi de son pays, en rappelant aimablement que son histoire est la nôtre aussi et que nous avons un passé commun.

Ainsi que le disait un de mes prédécesseurs dans cette chaire, s'écrie M. le chanoine: " Comme un veilleur, la France s'est tenue, le long de l'histoire, au seuil de l'Europe, prête à marcher à l'appel de toutes les faiblesses. Lorsqu'un peuple souffrait et qu'une iniquité sociale allait se consommer, lorsque les Lombards assiégeaient Rome, lorsque les Mahométans menaçaient l'Espagne, lorsque les Turcs portaient le carnage au sein des populations chrétiennes de l'Orient, on entendait passer, des rives de la Manches aux Pyrénées, un frémissement de drapeaux... C'était le soldat de Dieu qui levait l'étendard de la liberté et de la foi et se mettait en marche pour combattre et mourir au service du droit.

Or, si les gestes de tous les soldats du monde ont leur grandeur et leur beauté, ceux des *soldats de Dieu* sont plus grands

et plus beaux encore. L'éloquent prédicateur de Notre-Dame affirme — et c'est une pensée pleine de délicatesse pour ses auditeurs — que jamais ce désintéressement magnifique du *soldat de Dieu* n'a paru avec tant d'éclat qu'aux origines canadiennes. Il parle de Cartier, de Champlain, de Maisonneuve, d'Olier et des *associés* de Montréal, de Dollard et de ses compagnons. Il nous les montre moins préoccupés de prendre et d'asservir que de donner et d'émanciper, moins entraînés par l'ambition barbare d'établir sur un peuple faible une oppressive et lucrative domination que par l'espoir généreux d'implanter sur ce continent la civilisation plus humaine et plus douce qui se réclame du Christ et que symbolise la croix.

L'avenir, ajoute-t-il, sera digne du passé, et dans cinquante ans, dans cent ans, les Canadiens seront le peuple qui, du blé récolté dans ses immenses plaines peut faire assez de pain pour rassasier tout un monde, et celui qui, des réserves de foi et de dévouement accumulées dans son âme trouve de quoi entretenir bien au-delà de ses frontières les idées et les sentiments qui assurent aux nations la vie pleine et féconde.

Enfin, pour terminer, l'orateur sacré, dont on sent l'âme si française passer toute palpitante sur ses lèvres, prononce ces nobles et fières paroles :

Si la race française et la langue française disparaissaient de la terre, quelques-uns des plus nobles et des plus purs sentiments dont l'humanité s'inspire, ne trouvant plus à s'exprimer dans leur exquise intégrité, ne tarderaient guère à défaillir. Qu'elles vivent donc, l'une et l'autre, tant que vivra l'humanité, fidèles à leur vocation divine dans le nouveau monde comme dans l'ancien, attentives à faire rayonner jusqu'aux plus lointains rivages cette idée catholique qui leur est redevable de conquêtes si précieuses. !

E.-J. A.

MONT SAINTE-ANNE**ET COUVENT DE SAINT-JACQUES-DE-L'ACHIGAN**

(SUITE)

Ces religieuses se nommaient Mère Bathilde de Sallion, supérieure (toujours appelée Mère Bathilde), Mère Henriette de Kersaint, Mère Evéline Lévêque (une Créole née en Amérique), et Soeur Anne Battendier, coadjutrice (soeur de peine comme on disait à Saint-Jacques, à cette époque), connue sous le simple nom de Soeur Anne.

La Mère de Kersaint chantait à ravir, jouait de l'orgue et excellait en tous genres de broderie. Sa famille était des environs de Saint-Brieuc, très riche et très généreuse. Le couvent de Saint-Jacques bénéficia souvent des envois venus de là-bas.

Malgré les rigueurs de l'hiver, ces bonnes dames voulurent se rendre sans retard au terme de leur mission. Pour cela, elles quittèrent New York le 11 décembre 1842, et arrivèrent à Montréal le 17, après un voyage de huit jours, au milieu des glaces, des mauvais chemins et des autres inconvénients de la saison.

En passant, elles firent une halte rapide chez les Révérends Pères Jésuites, fixés à Laprairie depuis le départ du pasteur, Mgr Power, pour son diocèse de Toronto.

A leur arrivée à Montréal, Mgr Bourget les confia aux Soeurs de la Congrégation qui, de tout temps, ont accoutumé d'offrir la première hospitalité aux religieuses qui nous viennent d'Europe.

“ Le lendemain de Noël, raconte la Mère de Kersaint, nous partîmes pour notre destination, accompagnées des quatre marguilliers de Saint-Jacques que le bon curé avait envoyés pour nous chercher. Presque tout le trajet se fit en traînaux (c'est une Française qui tient la plume) sur le fleuve Saint-Laurent, que la glace avait rendu aussi solide qu'un chemin de fer. ” (C'était la route ordinaire d'hiver qui couvrait huit lieues de Montréal à L'Assomption sur la glace, et quatre lieues de ce dernier village à Saint-Jacques dans la profondeur des terres).

Dans l'histoire du *Sault*, il est dit que M. Paré “ dépêcha deux prêtres ” au-devant des religieuses. Il me semble difficile d'admettre que deux prêtres vinrent de Saint-Jacques à Montréal, car il n'y avait à cette époque, chez M. Paré, que deux vieux prêtres retirés et malades : MM. Lagarde et Vallée, âgés respectivement de 50 et de 42 ans. A moins que la Mère de Kersaint ne les nomme, ce que je ne vois nulle part, il faut croire, il me semble, plutôt que ce sont deux prêtres venus de Montréal en même temps que les nouvelles religieuses. Le lendemain, en effet, 27 décembre, on constate la présence à Saint-Jacques du secrétaire de Mgr Bourget, M. Truteau, et du Père Chazel, jésuite; le premier lut le mandement de son évêque et le second fit le sermon.

Le couvent était destiné, dans la pensée de son fondateur, aux Soeurs de la Congrégation Notre-Dame, mais Mgr Bourget avait d'autres vues. Il le réservait à des religieuses qui viendraient de France. “ Les nouvelles religieuses furent accueillies avec une joie inexprimable par le digne curé et par toute la paroisse qui se porta en masse au-devant d'elles pour les saluer amicalement ”, dit M. Chagnon. La Mère de Kersaint ajoute: “ Le bon vieillard avait pensé à tout; il eut la délicatesse de commander, en notre honneur, un superbe pain

bénit et l'on voulut bien nous porter à chacune une très belle fleur de lis qui en faisait l'ornement. " (Le plus beau qu'on ait vu jusqu'alors; il fut donné par les paroissiens). La messe solennelle fut chantée par le bon M. Paré et la bénédiction de la nouvelle maison fut donnée par le Père Chazel, supérieur des Jésuites, aussitôt après la messe, au milieu d'un grand concours de peuple, et de plusieurs prêtres venus de différents points du diocèse pour partager la joie de M. Paré et offrir leurs meilleurs vœux au noble Institut.

Le mandement de Mgr Bourget est d'une très haute portée. Il félicite M. le curé et ses paroissiens de leur zèle et de leur dévouement et leur dit qu'il veut les récompenser en établissant chez eux les Dames du Sacré-Coeur qui ouvrent à Saint-Jacques leur cinquante-cinquième maison. (Ce couvent a donc pour fondateurs MM. Bro, Paré et leurs généreux paroissiens). Il recommande les religieuses aux soins des paroissiens de Saint-Jacques.

Une collecte en faveur de l'établissement fut faite pendant la messe et servit à prouver la générosité et le bon vouloir de chacun.

Voici l'acte d'installation des Dames du Sacré-Coeur à Saint-Jacques: " Le 27 décembre 1842, Mesdames Bathilde de Sallion, Henriette de Kersaint, Evéline Lévêque, Soeur Anne Battandier, religieuses du Sacré-Coeur de Jésus, venues de France, ont été mises en possession du couvent, bâti en la paroisse de Saint-Jacques de l'Achigan par les soins de Messire Paré, curé de la dite paroisse. Etaient présents: M. le curé, le Père Chazel, s. j., MM. Bélanger, Boné, Truteau, Ginguet, Marchand, Vallée et Lagarde."

" Mgr Bourget, écrit l'auteur du *Sault-au-Récollet*, avait promis des élèves à la Mère Boret. A la fin de mai, il y avait au couvent quarante élèves venues de Montréal et des envi-

rons, et soixante se présentèrent à la rentrée de septembre 1843." Ce chiffre d'élèves resta le même jusqu'en 1846. C'était le contingent de Montréal qui faisait nombre, car Saint-Jacques n'en fournissait qu'une infime minorité. Mais en 1846, au départ des pensionnaires de la ville pour Saint-Vincent-de-Paul où la communauté ouvrait une maison, le couvent se remplit de jeunes filles de Saint-Jacques et des paroisses voisines.

Le vénérable évêque de Montréal avait aussi promis des novices. Deux prirent le saint habit le 7 septembre 1843 : Mme Léocadie David, de Saint-Jacques, et la Soeur Julie Beau-grand-Champagne, venue de Berthier. Mme David était la soeur de M. Ovide David, qui, selon M. Rochette, " aimait bien le bon Dieu à sa manière ", et à qui M. Beaubien rend un beau tribut d'éloges dans le *Sault-au-Récollet*; on l'appelait, dit-il, le *saint roi David*.

Mme de Kersaint parle ainsi de l'établissement de Saint-Vincent-de-Paul : " La fondation du nouvel établissement de Saint-Vincent en 1846, fut pour notre bon Père Paré un chagrin, prévoyant ce qui est arrivé dans la suite. Mais celles qui restèrent à Saint-Jacques, furent constamment l'objet de sa bienveillance jusqu'au moment où nous remîmes l'établissement entre les mains des dignes Filles de Sainte-Anne. "

La dernière supérieure du Sacré-Coeur à Saint-Jacques fut la Mère M.-Alexandrine Brangier qui ferma l'établissement. M. Paré l'appelait dans son franc langage " sa casseuse de vitres "

Ce bon curé exerçait au Sacré-Coeur les fonctions de supérieur, mais le chapelain fut toujours (1843-1853) M. Joseph Barrette, décédé à la cure de Saint-Liguori (1879), de sorte que M. le curé Maréchal n'eut rien à faire avec le Sacré-Coeur de Saint-Jacques. En effet, il n'y résidait pas, ainsi que l'in-

dique un mémoire du temps: " Quelques semaines après notre arrivée (des Soeurs de Sainte-Anne), le Révérend M. Maréchal renonça volontairement à la cure de Saint-Cyprien pour venir à Saint-Jacques comme notre chapelain. Mgr Bourget nous l'envoyait non seulement comme directeur, mais avec les pouvoirs de supérieur, car M. Paré qui portait ce dernier titre n'en exerçait pas les fonctions. "

Les Dames du Sacré-Coeur emportèrent bien des regrets de la bonne paroisse acadienne. Elles avaient aussi fait quelques bonnes conquêtes dans les rangs de leurs élèves. Parmi les Dames religieuses, je crois reconnaître les noms des Mères L. David, Julie David, Marguerite Martin, Arméline Morin, Marie Thibodeau, D. Thibodeau et Rosalie Martin. Parmi les Soeurs coadjutrices, je relève les noms de quinze autres filles de Saint-Jacques. Ce qui donne, au total, vingt-deux religieuses du Sacré-Coeur originaires de Saint-Jacques.

Le couvent en a fourni bien d'autres à la même communauté, mais elles n'appartenaient pas à la paroisse. On pourrait nommer, parmi les maîtresses, outre celles qui sont déjà mentionnées dans ce travail: Mmes Decailly, Bullion, Hamilton, Cornélius (deux américaines élèves de la Vénérable Mère Duchêne, venues de Saint-Louis), Limoges, Avignon, Cherrier, Short, Leprohon, Roche et Simoni, italienne venue de Rome.

(À SUIVRE)

A.-C. D.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi, 7 avril. — Couvent de Saint-Laurent.
 Samedi, 11 " — Sainte-Clotilde.